

la *musique du geste* semblent laisser derrière elles un dessin invisible et plein de sortilèges.

Tels jadis les connaisseurs de musiques italiennes faisaient grise mine aux autres musiques, tels d'aucuns docteurs ès arts de la danse font mêmes reproches aux symphonies de Mary Wigman : de manquer de vénusté et de joie, de bousculer portants et coulisses du Vrai Ballet.

Sur l'autre bord, l'austérité en matière de musique, en Allemagne, et d'autres austérités, en pays anglo-saxons, ont voulu, de grande danseuse, la sacrer grand'prêtresse.

Point n'est besoin de pareilles mystiques. Au demeurant, la pensée de cette danseuse, pour nouvelle qu'elle soit, ne laisse pas d'avoir saveur classique. Dépouiller la danse de ses prestiges romantiques, du lyrique, du narratif, du spectaculaire. N'invoquer que les pures fulgurations du Rythme, que prolonge une technique stricte et savante...

Et les musiciens, j'imagine, auront été les premiers à comprendre et à aimer cette hardie transmutatrice de la musique.

Fred. GOLDBECK.

Musique et Spectacles à l'Exposition Coloniale

On avait le droit de fonder les plus grands espoirs sur l'Exposition Coloniale internationale de Paris 1931, au point de vue de la musique, de la danse et des spectacles exotiques. De ces espérances qu'est-il advenu? Plusieurs se sont réalisées, parfois notre attente a été comblée magnifiquement. Mais, trop souvent, hélas, nous aurons connu de cruelles déceptions! Comme pour les langues d'Esopé, il faut parler du meilleur et du pire. Et quel pire! D'une qualité, si l'on ose dire, telle qu'il n'était guère possible de la prévoir et, il faut l'avouer à notre confusion, qu'on ne saurait l'imaginer ailleurs qu'en France.

Pour illustrer ce jugement, je crois nécessaire, ne fût-ce que par un souci d'histoire, de dresser une sorte de bilan de la musique et des spectacles à l'Exposition. Il ne figurerait mieux nulle part ailleurs que dans cette Revue, au moment où la bruyante kermesse de Vincennes ferme ses portes.

Il y a eu de tout dans cette exposition, mais, en définitive, quatre rubriques s'imposent à l'attention de l'historien : les concerts européens, les spectacles exotiques, les productions du théâtre de la Cité des Informations et la musique mécanique. Nous allons les examiner successivement.

I. LES CONCERTS EUROPÉENS

Il était légitime d'organiser à Vincennes quelques grands concerts symphoniques dont le programme fût empreint d'un certain caractère d'exotisme. C'était une occasion de montrer ce que les pays d'outre-mer ont pu apporter dans la musique française, de mettre en lumière une source d'inspiration qui n'est pas négligeable. On l'a fait,

mais sans grande méthode, sans vrai souci d'instruire, de frapper les esprits. Donner à Vincennes, après le mois de mai, des concerts tels qu'on en écoute toute l'année, personne ne soutiendra que ce fût d'une impérieuse nécessité. Et chacun se persuade que c'était les vouer à l'insuccès, si l'on ajoute qu'ils furent mal annoncés et organisés à la diable.

Bref, les quatre vieilles associations, la société des Concerts du Conservatoire, l'orchestre Colonne, l'orchestre Lamoureux et l'orchestre Padeloup, donnèrent chacun un concert au programme éclectique, composé d'œuvres dont le titre au moins était exotique, qu'il s'agit des *Chansons madécasses* de Ravel, des *Pagodes* de Debussy... ou de la *Tragédie de Salomé*, de Florent Schmitt. Cela ne pouvait rien nous apprendre et ne nous apprit rien, malgré un timide appel à des œuvres et à des compositeurs moins illustres mais originaires des colonies françaises ou fixés dans ces colonies, comme M. Raoul de Galland, d'Alger, Je n'ai d'ailleurs pas besoin d'ajouter que ces grands orchestres et leurs chefs, MM. Gaubert, Pierné, Wolff, Inghelbrecht, trouvèrent auprès du public l'accueil qu'ils méritent et auquel ils sont accoutumés.

Mais on pense à tout ce qui eût pu se produire. Quelle tentative de reconstitution a-t-on faite? Quel effort de création? Lully, Rameau n'offraient-ils pas des prétextes plus anciens et plus piquants à des productions de l'exotisme musical? Un appel à nos grands compositeurs n'aurait-il pas donné quelques œuvres nouvelles? Evidemment, l'argent fit faute, dans cette manifestation dont les seules dépenses officielles représentent un demi-milliard!

Il ne faudrait pourtant point passer sous silence une tentative qui eut son mérite. De bons esprits, pensant que l'Exposition Coloniale avait pour but de montrer le rôle civilisateur de la France dans les territoires d'outre-mer, avaient estimé qu'il serait assez démonstratif d'indiquer le niveau de la culture musicale dans nos colonies. A cette fin, on publia, mais tardivement et d'une manière très imprécise et confidentielle, qu'un sort pourrait être réservé aux œuvres des compositeurs coloniaux qui les soumettraient à un jury. Rien ne permettait d'attendre des révélations sensationnelles, mais, en esprit, il n'était pas stupide d'espérer que cette sorte de concours pût avoir son intérêt. En fait, il n'aurait donné aucun résultat si quelques personnes de bonne volonté n'avaient exhumé de la pile des œuvres soumises et retenues celles qui émanaient des compositeurs nés ou fixés en Algérie, au Maroc, en Tunisie, pour organiser un « Concert Nord-Africain. »

Le concert nord africain, malgré son peu d'éclat et de retentissement, où les vices de l'organisation matérielle eurent leur part, montra du moins que dans nos possessions maghrébines on ne « fait » pas seulement du blé et du vin, mais aussi de la musique; il permit de remarquer ce que l'on peut attendre du folk-lore arabe ou berbère, et de retenir deux ou trois noms, comme celui d'un Léo-Louis Barbès, d'Alger, dont la *Rhapsodie Kabyle* est une œuvre pleine de talent, curieuse, et bien significative de l'influence exercée par le milieu sur un musicien transplanté.

A ce maigre total on peut ajouter que quelques musiques militaires, françaises ou étrangères, se sont produites avec le succès réservé à ces excellentes phalanges par le public dominical des kiosques. Les timbaliers, dans leurs brillants uniformes, sont passés. Et l'on n'en a rien retenu, parce qu'il n'y avait rien à retenir.

II. LES SPECTACLES EXOTIQUES

Que la musique « européenne » ait été sacrifiée, s'en consolent aisément ceux qui pensent qu'en somme ils ne venaient là que pour voir et entendre les indigènes. De ce côté, leur attente n'a pas été trahie : les races les plus diverses se sont montrées à nos yeux souvent ravis et souvent nous ont étonnés par leurs accents. Passons-les en revue.

Les Danses cambodgiennes et laotiennes. — Elles ont fait courir des foules innombrables et ce n'était que justice. Je n'ai garde de découvrir cet art. Je n'en parle que pour mémoire, renvoyant le lecteur aux pages remarquables qu'en d'autres temps cette Revue leur a consacrées sous les plumes autorisées d'un Louis Laloy, ou de M. Stern. Tout a été dit au sujet des danseuses cambodgiennes. Nous ne sommes plus à l'époque de la grande révélation dont les dessins de Rodin nous gardent le témoignage. Depuis trente ans on les a vues plusieurs fois. Cette année elles auront été définitivement vulgarisées : le Ballet Royal du Cambodge est devenu le lot du grand public comme les jardins de Versailles, car il aura paru, avec prodigalité, dans toutes les occasions, galas officiels, réceptions privées, spectacles payants du théâtre de la Cité des Informations ou du théâtre de la Section indo-chinoise, cortèges populaires. On a le droit de s'en attrister. Que cet art d'essence religieuse se soit peu à peu vidé de son contenu mystique pour passer au divertissement de Cour, on ne le savait que trop, mais qu'il soit tombé du cérémonial des prêtres à des exhibitions aussi basses spectaculaires ! J'en ai eu plus d'une fois le cœur serré quand les fillettes fardées comme des idoles me bouleversaient par leur immobilité d'offertoire et d'adoration, dans la pose de l'Anjali, le grand salut, où parfois un tressaillement de muscle, un frémissement du sourcil font courir un mystérieux message. Tout cela pour une foule amorphe, pour des payants ou des resquilleurs, pour des mondains frivoles qui rient des étrangetés. Comment peut-on être Persan ?

Le théâtre annamite. — La nouveauté pour nous était plus grande. Ces remarquables acteurs, venant après les japonais qu'on a vus naguère à Paris, sont venus fort à propos nous redonner le sens de la noblesse et l'étonnement de la lenteur. Il y a une leçon à tirer de leur commerce : c'est que le mouvement n'est pas que dans les gestes et les actes, c'est qu'une action dramatique peut se dérouler avec intensité dans les cœurs et les sentiments, qu'une tragédie se fait de rien. Et ce n'est pas hasard si l'une des pièces représentées par cette troupe évoque si exactement notre *Bérénice*. Je ne connais rien de plus pathétique que la longue lamentation du prince qui doit sacrifier par raison d'Etat sa maîtresse chérie, les larmes et la résignation de la victime, la féroce immobilité de la reine mère qui exige le mot fatal.

La musique joue un rôle capital dans ces spectacles, avec son orchestre de flûtes en bois, de tambourins en peau de buffles, de claviers incurvés à touches de bambou, de bois dur ou de métal, avec ses gongs aux timbres divers.

Les spectacles balinais. — Le Royaume des Pays-Bas s'est particulièrement distingué à l'Esposition, ne serait-ce qu'en s'efforçant de reconstituer, après l'incendie, un inoubliable rassemblement de merveilles d'art. Le théâtre balinais fut heureusement épargné par la catastrophe. Ceux qui ont vu les danses de Bali ne les oublieront pas. Proches parentes des danses cambodgiennes, elles en diffèrent par je ne sais quoi de plus sensuel, de plus humain, même de plus populaire qui se marque

jusque dans le chatolement plus fantaisiste des coloris des costumes. La religion y est encore présente, mais avec moins de rigueur dans le site et le cérémonial. Le pittoresque et l'anecdote s'y montrent davantage que l'hieratisme des traditions immuables. Plus séduisantes, plus heureuses, plus près de nous et de la vie.

L'orchestre balinais, plus riche et complexe que celui des Annamites, dispense des agréments du même ordre, mais avec des fluidités plus sensibles encore ; les timbres combinés aux voix entretiennent un murmure liquide de sources, d'oiseaux et de feuillages.

Les Noirs. — Les vieilles civilisations d'Asie nous sont peut-être plus étrangères que les barbaries africaines. Ce n'est pas un paradoxe. Le jazz et la folie des temps contemporains nous ont curieusement rapprochés des races noires encore secouées par la magie.

Parmi les exhibitions de Vincennes, celles des Noirs auront été les plus révélatrices aux sédentaires d'Europe. On ne les connaissait guère que par les récits des voyageurs et, plus récemment, par le cinéma.

Dans certaines réceptions privées du Palais de l'A. O. F. ou dans quelques « numéros » du théâtre de la Cité des Informations, nous aurons vu d'inoubliables variétés de tam-tams et de danses, toutes marquées par des gestes incantatoires de la sorcellerie ou les fureurs guerrières. Les masques et les accoutrements nous étaient familiers depuis le succès de « l'art nègre » ; ce qu'il y manquait, c'était la vie de ces êtres forcenés et possédés, leur martèlement de pieds, le heurt spasmodique des caisses sourdes, le bruissement des parures d'os de poisson, les cris gutturaux. Mais ici encore, devant ces visions où le souci de la divinité sans cesse s'impose, comment n'être pas empli d'amertume par l'aspect spectaculaire qu'elles ont finalement revêtu ?

Le souvenir des danseurs noirs noue son cortège diabolique de sorciers masqués, guerriers acrobates, femmes en transes, mais de toute cette tribu se dégage souverainement le tam-tam de Man, avec ses athlètes nus aux pas musclés, leurs bondissements de catapulte humaine, leurs foudroyants affrontements, voltes et retours qui sont de la danse pure comme les Russes eux-mêmes ne nous en ont jamais fait connaître de plus belle.

Les Canaques. — Je les avais vus au Jardin d'Acclimatation, ces beaux gaillards venus des Iles Loyalty où mon ami Brauquier les embarqua. Je songe au récit qu'il me fit de leur départ, les chants à bord, les larmes de ceux qui restaient et qui vinrent autour du navire, nageant ou pilotant les pirogues. Je les ai vus au Jardin d'Acclimatation... Eh bien, en plein air, dans un décor de pailotes, près d'un petit lac, jouant, courant, chantant, lançant la sagaie, ils étaient encore « nature ». En se transportant à l'Exposition ils s'intitulèrent « Théâtre Canaque ». Quelle révélation ! Tout aura été ainsi, un perpétuel passage de l'authentique au faux, du camouflage, du contre-plaqué. On n'aura jamais su quand on était devant du vrai ou du chiqué. Staff et diorama, bazar et camelote, offusquant de rares trésors, de sûres beautés.

Les canaques nous ont pourtant touchés avec leurs chœurs, un peu défraîchis par les films sonores genre *Ombres blanches*, mais si prenants, qui rappellent, je n'ose dire comment, certains chœurs ukrainiens et où il serait bon de démêler, peut-être, l'influence des missionnaires évangéliques.

J'ai vu les Canaques, mais en pensant au poète Brauquier qui les a vus aux pays du corail...

D'autres races, d'autres colonies ont apporté leur tribut à la fête exotique, mais je ne crois pas qu'il faille en parler autrement que pour mémoire.

L'Afrique du Nord n'a plus grand chose à révéler. Faute d'Aïssaouas, de Chleuhs, d'Ouled Nayls ou de Touareg qu'on n'a pas voulu faire venir, nous vîmes quelques danses de tirailleurs, et au hasard de leurs tournées, les troupes algériennes de la *Moutribia* ou de l'*Andalousia* qui montrent bien comment l'influence européenne est en train de modifier la tradition hispano-mauresque des musulmans du nord-africain.

La Palestine a eu ses acteurs, l'Inde a été représentée par la troupe d'Uday Shan Khar ou Mlle Nyota Inyoka qui s'étaient déjà produits, sur d'autres scènes, devant les publics européens.

Quant aux Antilles, elles ont été partout présentes, avec les bals doudous, les béguines de mastroquets, les dancings à punch obligatoire. Le soir, sous les arbres illuminés, *Adieu joula, adieu madras, hélas, hélas*, ce ne fut pas le moins charmant de ces régals exotiques, quand les serveuses excitées, soulevées, transfigurées, jetaient la serviette, sautaient sur l'estrade et se mettaient à se trémousser !

Mais quel retentissement ces mois d'exhibitions, d'applaudissement et de contact auront sur le moral des pauvres indigènes, c'est une autre question, point frivole je vous l'assure, qu'il vaut mieux ne pas aborder ici.

III. LES SPECTACLES DU THÉÂTRE DE LA CITÉ DES INFORMATIONS

La presse les a baptisés « productions ». Ce mot est à lui seul un programme. Il se sont appelé successivement : *la Féerie africaine, le Ballet blanc et noir, les Nuits coloniales, le Monde colonial qui chante et qui danse*. Ces titres en disent assez : avec des éléments d'une rare beauté, avec tous ces indigènes qu'il fallait voir chez eux dans la pureté et individualité de leur race, on a fait des « revues », du music-hall exotique. Lourde faute, erreur offensante. Je sais bien qu'on l'a fait avec de bonnes intentions, avec beaucoup de dévouement et qu'on peut s'estimer justifié par le succès. Ce ne sont pas des excuses.

Avoir rassemblé les tam-tams de Man, les danseuses cambodgiennes, les canaques, les martiniquaises par des « lyrics » où *charmeresse* rime avec *caresse* et *ivresse* dans la bouche d'une commère d'opérette, avoir évoqué une pseudo Louisiane romantique sur des projecteurs à couleur changeante et un air de tango, ou bien fait couler le Mississipi entre les jambes d'une section de girls sur l'air du *Beau Danube bleu* ; avoir osé confronter des girls et les cambodgiennes, avoir eu l'idée baroque (sentimentalement fausse, socialement folle) de composer un prétendu ballet avec des ballerines blanches de l'Opéra National et des soldats noirs de Joinville ; avoir fait faire un « Salut à Bugeaud » par des girls tricolores sur une valse viennoise, nous avoir gavés d'un orient qui n'est même pas celui de *Lakmé*, c'est avoir vraiment fait preuve d'une imagination qui confond la nôtre. Il n'y avait que des dangers à craindre de ces revues d'exotisme qui juxtaposent trop brutalement des formes d'art et des civilisations si différentes les unes des autres. Si du moins on les voulait « passer en revue » pour d'un seul coup les révéler au public pressé, ce qui se défend à la rigueur, il ne fallait pas le faire à la façon des revues de music-hall, ce qui est piètre pour notre goût et offensant pour nos indigènes.

Mais nos indigènes s'en fichent, mais notre goût est le plus exquis de la terre, mais le public (où ne manquaient ni les concierges, ni les paysans, ni les amis de gardiens de bureau qui ont chipé des invitations, à défaut des critiques en place et des spécialistes) le public est ravi, rigole, applaudit et l'on fait recette. Ce qu'il fallait démontrer. Tout va bien.

IV. LA MUSIQUE MÉCANIQUE

Là non plus, rien n'a été systématisé. Et pourtant le phono a triomphé partout, rendu les plus grands services. Combien de palais, de pavillons n'ont vraiment réalisé « l'atmosphère » qu'en diffusant ces disques exotiques qui abondent au catalogue de tous les éditeurs ! Dans la grande tour de l'A. O. F. des chants de nègres « en conserve » retentissaient pour de bon, sous la coupole de l'Algérie les badauds cherchaient « le muezzin en prières » d'un électrophone, aux îles Hawaï et Philippines, d'invisibles guitares et ces chansons semblables à des tyroliennes du Pacifique tropical faisaient sortir le parfum des pamplemousses, fleurir les ananas artificiels. Jusqu'au pavillon des missions protestantes qui versait le mysticisme au cœur des visiteurs avec le *Choral de Luther* sur un appareil à coffret !

Mais que n'aurait-on pas pu faire ! Auditions spéciales avec commentaires, rassemblement de folklores et classement, et surtout missions aux colonies pour faire exécuter de nouveaux enregistrements sous la direction de spécialistes compétents, musiciens, linguistes, ethnographes, etc... Tout cela reste fâcheusement éparé et désordonné. Ici comme partout c'est le voisinage du meilleur et du pire. Il faut aller chercher le meilleur là où il est. C'est ce que nous avons fait pour les spectacles indigènes de l'Exposition, et nous avons souvent été comblés. C'est ce que nous avons fait aussi pour la proprement dite musique : Hélas ! nous n'avons tiré du tas qu'un pauvre sôlier de Cendrillon.

G. A.



Allemagne

////// LA SAISON WAGNÉRIENNE AU THÉÂTRE DE BAYREUTH.

Jamais peut-être Bayreuth n'accueillit des visiteurs si nombreux qu'en cette année qui a vu la mort de Siegfried Wagner.

Il convient de rendre hommage à sa mémoire. Il ne fut pas seulement aux côtés de la grandé Cosima, le défenseur des traditions instaurées par son père. Le désir de toujours mieux faire le posséda. Après la guerre, tout était à recommencer. Il se mit à l'œuvre avec une énergie incroyable, fit appel aux meilleurs chefs d'orchestre, aux plus illustres chanteurs, forma des chœurs, un nouvel orchestre et entreprit avec intelli-